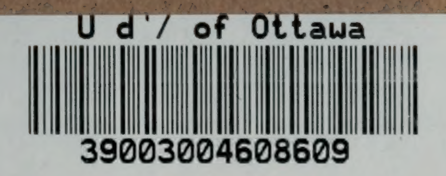
Hiral

Cathédrale martyre.



R. P. ANGE-MARIE HIRAL, O. F. M.

La Cathédrale martyre :

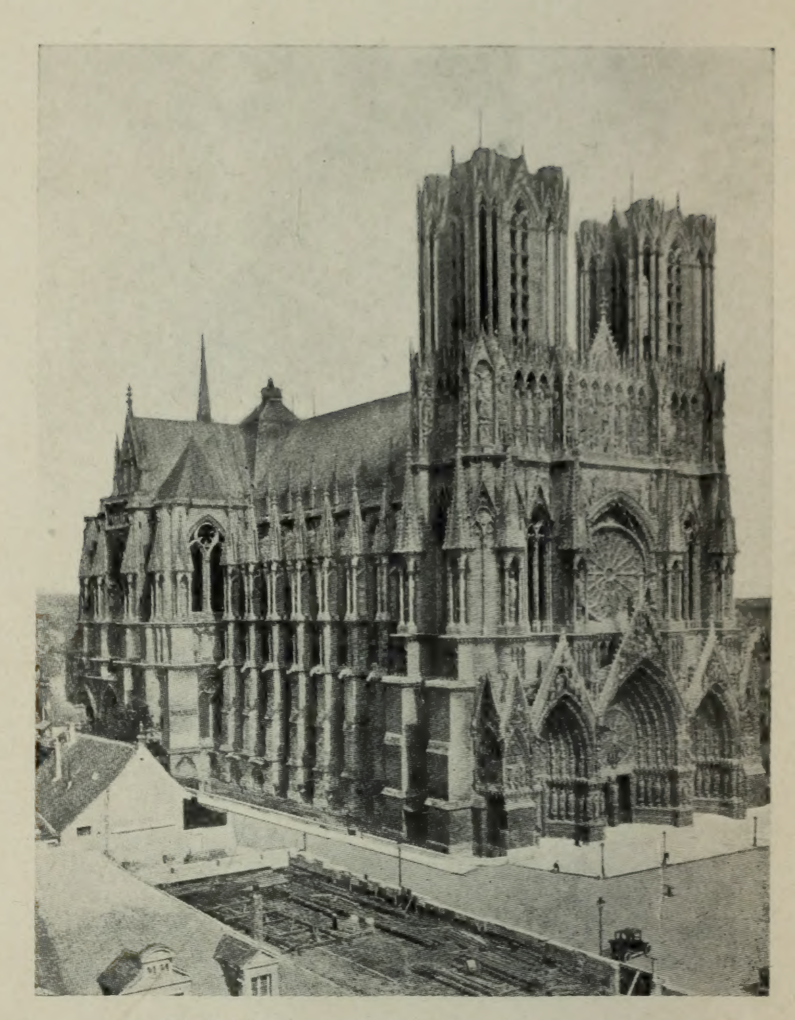
REIMS



QUEBEC
La Cie de Publication " Le Soleil ", Limitée
1918

13-9-45

La Cathédrale martyre :
REIMS.



La Cathédrale de Reims dans sa splendeur.

R. P. ANGE-MARIE HIRAL, O. F. M.

La Cathédrale martyre :

REIMS



QUEBEC

La Cie de Publication " Le Soleil ", Limitée

1918



Imprimi potest

Fr. JOANNES-JOSEPH,
o. f. m., Min. Prov.

Imprimatur

† *F. X., Epus Trifluvianus*

La Cathédrale martyre.

La France, et avec elle, le monde civilisé, le monde artistique, le monde chrétien, pleurent sur les ruines de la Cathédrale martyre, Reims !

Comme on le fait des morts, tout en pleurant, on raconte sa gloire qui n'est plus, on redit sa grandeur abaissée, son ordonnance brisée, sa beauté flétrie, son prestige évanoui, sa vie passée.

La Cathédrale de Reims n'est plus !

Elle a été martyrisée !

Des bourreaux sont venus, et parce qu'elle ne pouvait, ni renier sa foi, ni forfaire à l'honneur, ni oublier son passé, ni renoncer à ses espérances, comme un autre Etienne, ils l'ont criblée de projectiles, comme un autre Laurent, ils l'ont livrée aux flammes.

Comme un autre Etienne : car elle aussi voyait les cieux ouverts et le Christ régner dans sa gloire. Elle était la cathédrale des Rois, sergents du Christ en terre, et pour leur baptême et pour leur sacre, les cieux s'étaient ouverts !

Comme un autre Laurent: car ses trésors de foi, d'intelligence et d'amour, Reims, comme le diacre Romain, Diacre Français, elle les avait distribués, d'abord à la France, et d'elle au monde !

Les bourreaux l'ont martyrisée !

Puisqu'il faut, ici-bas, que tout meure,—un Dieu lui-même y mourut—puisqu'il faut que tout meure, glorieuse a été sa mort, puisqu'elle est morte martyre de sa foi et de son patriotisme.

A la gloire du martyre, il faut la sublimité de la cause pour laquelle on souffre et on meurt.

La Cathédrale de Reims est morte parce qu'elle était catholique, et parce qu'elle était française ! Telle est la cause de sa mort.

Bienheureuse est-elle, puisqu'il lui fallait mourir, d'être morte ainsi en martyre et en héroïne !

Comme tant d'autres, ses puissantes voûtes ne se seront pas affaissées sous le poids de l'oubli ou de l'indifférence, ses rigides colonnes n'auront pas plié sous l'effort de l'impiété victorieuse, son pavé n'aura pas été rougi d'un sang qui crie vengeance, les grands yeux de ses rosaces ne se seront pas fermés d'horreur sur les atrocités des luttes fratricides, des guerres de religion ou des révolutions françaises. Non, elle n'est pas morte vulgairement assassinée, elle est morte martyre !

Elle est morte parce qu'elle était chrétienne, catholique et française !

Et pourquoi les bourreaux se seraient-ils acharnés sur elle ? Pourquoi toujours, toujours sur elle ?

Elle était l'emblême de notre foi, elle en était le poème harmonisé, elle en était l'évangile sculpté, elle en était l'irrécusable témoin, elle en était le serment solennel, elle en était l'indéfectible pérennité, elle en était la haute acclamation, elle était l'expression de notre éternelle fidélité à la Foi !



La Foi avait donné son inspiration à l'Art, et dans son génie, l'Art avait donné une expression extérieure à la Foi. Et la Foi avait dicté à l'Art la morale et la science, la Foi avait raconté à l'Art son origine, ses fastes, ses destinées, ses œuvres, ses influences, ses espérances, ses aspirations, ses certitudes, ses éternelles fins. La Foi avait révélé à l'Art toute l'ampleur de son domaine, qui part de Dieu et qui, après avoir parcouru un cycle immense, grand comme l'univers des choses visibles et invisibles, grand comme l'univers des idées et des esprits, retourne à Dieu dont il est sorti. Et l'Art avait saisi toute cette complète encyclopédie de la Foi et l'avait traduite aux yeux corporels des générations qui s'arrêteraient devant lui pour lire et comprendre. Sous l'inspiration de la Foi, l'Art avait créé la Cathédrale. Il avait mis de la Foi partout: dans la profondeur des fondements, dans l'élévation de la flèche, dans la dureté de la

pierre, et dans la souplesse des lignes, dans l'ampleur de l'ensemble et dans la scrupuleuse minutie du détail. Il avait mis de la prière dans ses voûtes qui se joignent comme des mains qui prient, dans ses pointes qui percent les nues, dans ses plis obscurs pleins de silence et de retraite. L'Art avait mis de l'assurance et de la charité dans sa nef, qui comme un puissant vaisseau contenait l'humanité fraternisant, mêlant les classes, et voguant vers l'éternel rivage, tout en priant, tout en chantant, tout en croyant, tout en aimant.

L'Art avait tout empli de Foi, de Prière et d'Amour.

Au dedans et au dehors, l'Art avait écrit toute l'histoire du monde dont le Christ Jésus est le Roi et la Raison d'être, le Commencement, le Centre et la Fin. Il avait écrit partout aux chapiteaux et aux voussures, aux tympans et aux frises, aux façades surtout. C'est la nature : le bourgeon qui éclate et la feuille qui s'étale ; ce sont les saisons, avec leurs signes du zodiaque, avec leurs frimas, leur fraîcheur, leur ardeur ou leur féconde moiteur ; les saisons en rapport avec la vie humaine : Printemps de l'enfance, Eté de l'adolescence, Automne de l'âge mûr, Hiver de la vieillesse. Ce sont les mois avec leurs fleurs et leurs fruits, leurs occupations. C'est la science que l'Art a voulu représenter

d'accord avec la Foi qui en est le fondement, et dans des allégories qui se lisent, ou encore en des personnages qui les ont personnifiées, parce qu'ils les ont éminemment pratiquées, l'Art a sculpté la grammaire et la dialectique, la philosophie et la théologie, la peinture et la musique, la poésie et l'histoire.

L'Art a tracé sous l'inspiration de la Foi, le livre de la morale chrétienne, il a donné une figure, un geste, parfois une monture à toutes les vertus, comme à tous les vices qui leur sont opposés. Il a donné la balance à la justice, le glaive à la loi, la colombe à la simplicité, le serpent à la prudence, le lièvre à la lâcheté ; il a monté l'envie sur un chien, l'orgueil sur un cheval, la colère sur un sanglier, la luxure sur un bouc.

L'Art a retracé toute l'histoire du monde, qui en chaque fait contient une doctrine, une leçon, un précepte ou une espérance. Depuis la création du monde et l'œuvre des six jours où du geste créateur sortent tour à tour du néant la lumière et les ténèbres, la terre et la mer, le soleil, la lune et les étoiles, les plantes grandes et petites, les poissons et les oiseaux, les reptiles et les animaux, l'homme enfin, chantant l'hymne de reconnaissance et de vie. Puis la création de la compagne qui lui est donnée semblable à lui.

Et le paradis de délices et la tentation, et la chute et la promesse d'un rédempteur, et le sacrifice et le fratricide et la mort. Tout l'ancien testament se déroule d'Adam jusqu'au Christ rédempteur. Ils se dressent les patriarches et les prophètes, les justes et les saints: Noé portant son arche, Abraham, le glaive de l'immolation, Isaac, le bois du sacrifice, Moïse, les tables de la loi. Chacun peut lire ce livre traduit des langues étrangères en langue française de pierre !

L'Art s'est surtout inspiré de la naissance, de la vie, de la mort du Christ, de sa résurrection et de sa gloire. Pour dire sa naissance en ce monde, il a emprunté non seulement les naïves et véridiques scènes de l'Evangile, mais encore les plus naïves légendes orientales qui avaient émigré en Europe. Il fixe dans la pierre les *Mystères* qui se jouaient sur les théâtres religieux. Les paraboles, les miracles du Christ lui fournissent un vaste champ. La Passion, la Mort, la Résurrection du Sauveur du monde sont narrées avec tout l'amour qu'elles comportent.

La Foi n'a garde d'oublier la Femme prédite, la Mère de Jésus, Marie. C'est pour elle autant que pour son Divin Fils que s'élève la Cathédrale. Bien plus, la Cathédrale semble s'identifier en quelque sorte avec Marie, et cette

construction céleste, faite des promesses anciennes et des promesses futures, les générations l'appelleront : Notre-Dame. Rien d'étonnant que Marie tienne une si grande place. Et, arrière, froide et monstrueuse hérésie ! Le Fils ne saurait être jaloux de la gloire de sa Mère que lui-même a faite si grande en sa puissance. D'ailleurs, Marie nous porte et nous présente Jésus.

Autour du trône de Marie, se rangent les saints dans leur gloire. Ceux-là y sont plus particulièrement, qui ont mérité davantage, à un titre ou à un autre, la reconnaissance des peuples. A Reims, Saint Sixte tient la première place comme il convient à celui qui porta l'Evangile aux Rémois, et puis ses illustres successeurs, Saint Nicaise et sa Sœur Ste Eutrope, martyrs des Vandales, et St Rémi, dont la vie était racontée en bas reliefs dans le tympan du portail nord.

Les scènes apocalyptiques, les grands bouleversements des derniers temps, ont aussi figuré, mais ce qui tient une place de choix, c'est la scène du jugement dernier. Le Moyen Age avait compris et voulait faire comprendre aux générations futures, la grandeur, l'éclat de la justice divine. Là, tout homme apparaîtra devant son Juge suprême; là, sera apporté le grand livre des responsabilités personnelles; là,

sera levée une juste balance ; là, seront connues les plus secrètes pensées ; là, seront mis à jour les crimes, que cachait le voile de la complaisance ou que dérobait la nuit des sombres consciences ; là, les forfaits impunis ici-bas trouveront leur juste châtiment.

Comme le Christ innocent, condamné devant Pilate, elle vous cite à ce jugement, la Cathédrale Martyre, vous qui avez été ses bourreaux !

"Le Moyen Age a conçu l'Art comme un enseignement. Tout ce qu'il était utile à l'homme de connaître—l'histoire du monde depuis sa création, les dogmes de la religion, les exemples des saints, la hiérarchie des vertus, la variété des sciences, des arts et des métiers—lui était enseigné par les vitraux de l'église ou par les statues du porche. La Cathédrale eut mérité d'être appelée de ce nom touchant qui fut donné par les imprimeurs du XVe siècle à l'un de leurs premiers livres : "La Bible des Pauvres". Les simples, les ignorants, tous ceux qu'on appelait "la sainte plèbe de Dieu" apprenaient par leurs yeux presque tout ce qu'ils savaient de leur foi. Ces grandes figures si religieuses semblaient porter témoignage de la vérité de ce qu'enseignait l'Eglise. Ces innombrables statues, disposées d'après un plan savant, étaient comme une image de l'ordre merveilleux que Saint Thomas faisait régner dans le

monde des idées ; grâce à l'Art, les plus hautes conceptions de la théologie et de la science arrivaient confusément jusqu'aux intelligences les plus humbles". (L'Art religieux au XIIIe siècle en France. E. Mâle.)

***

Les haineux protestants d'Allemagne pouvaient-ils épargner la Cathédrale, grande synthèse de la foi catholique qu'ils ont apostasiée?

Ils l'ont martyrisée, parce qu'elle disait, depuis des siècles déjà, la foi du monde. Sa voix puissante, qui n'était que l'écho du passé, reprochait au pays de Luther sa félonie envers son Dieu. L'Allemagne a voulu faire taire cette voix éclatante de l'histoire, elle a voulu déchirer ce grand livre comme elle avait déchiré les traités. Elle a broyé la martyre sous ses masses de gueuses, elle a calciné, elle a pulvérisé cette pierre qui parlait. Mais la poussière crie !

Est-ce là une charge ?

Faut-il l'aveu même du bourreau ?

S'il le faut, le voici écrit par Rudolf Herzog au matin du 1er janvier 1915, dans un journal berlinois, le Lokal Anzeiger :

"Les cloches ne résonnent plus dans la Cathédrale aux deux tours. Finie la bénédiction ! Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie !"

Le blasphème à l'art !

Le blasphème à la France !

Le blasphème à Dieu même !

Tout y est !

"Maison d'idolâtrie !"

Voilà bien la cause du saint martyre.

Le Dieu de la France, le Dieu de Clovis et de Clothilde, le Dieu de St Rémi, de St Louis, de Jeanne d'Arc, le Dieu de Reims enfin, ils l'avouent, n'est pas le "vieux dieu" que les teutons invoquent.

" Maison d'idolâtrie !"

Avez-vous entendu, Dieu de nos Pères ?

Avez-vous entendu, fils des vaillants croisés ?

Et puis : "Finie la bénédiction "!

Ils savaient—et cette constatation les torturait—ils savaient qu'à travers les âges la bénédiction se répandait de l'église de Reims sur la France chrétienne.

Ils l'ont bombardée avec rage.

Croyant avoir par là tari la source féconde, inépuisable, ils ont poussé ce cri de triomphe : " Finie la bénédiction !"

Leur superstitieuse grossièreté n'avait vu là qu'un talisman merveilleux et magique : Ils ont voulu briser le charme !

Aveuglés de colère, les yeux injectés de poudre et de sang, ils n'ont pas vu que cette bénédiction à la France lui venait du Ciel même : du

Christ Sauveur et de sa douce Mère, qui aiment les Francs. La Cathédrale antique n'en était que le vaste réservoir. Par les trous, par les meurtrissures, par les béantes plaies de la cathédrale nationale, plus impétueux et plus féconds s'épancheront les flots des bénédictions divines sur la France d'aujourd'hui, sur celle de demain !

S'ils veulent tarir cette bénédiction, s'ils veulent la finir, qu'ils bombardent le Ciel alors, et qu'avec leur plomb, ils le ferment.

* * *

Victime de sa foi, elle l'a été aussi de son patriotisme.

Si toutes les grandes cathédrales de France au Moyen âge nous montrent dans leur architecture, dans leurs sculptures, dans leurs verrières, cet ensemble des enseignements de la Foi chrétienne, chacune a cependant sa caractéristique, on dirait : sa personnalité. La Cathédrale de Reims, à la Foi qu'elle exprime, ajoutera son caractère franchement national: elle était la Cathédrale française. Elle devait être à ce titre immolée.

Et que l'on ne croie pas que ce titre lui soit donné ici pour les besoins de la cause.

Emile Mâle qui, quelques années avant la guerre, écrivait avec tant d'amour et d'érudition

sur "L'Art religieux au XIIIe siècle en France", pouvait-il soupçonner ce qui attendait la Cathédrale de Reims ? Accoutumés à les voir traverser les siècles, on les croyait immortelles ces œuvres de nos pères. On ne pouvait penser à préparer son oraison funèbre. Or, faisant comme un résumé de cette personnification des Cathédrales de France, cet auteur écrit, et nous le résumons :

"Amiens est une cathédrale messianique, prophétique :

Notre-Dame de Paris est l'Eglise de la Vierge;

La cathédrale de Laon est l'érudite ;

Bourges célèbre les vertus des saints ;

Le portail de Lyon raconte les merveilles de la création ;

Lens laisse entrevoir l'immensité du monde, et la variété de l'œuvre de Dieu ;

Rouen ressemble à un riche livre d'heures, où Dieu, la Vierge et les Saints, occupent le milieu des pages, pendant que la fantaisie se joue dans les marges.

Reims est la cathédrale nationale. Les autres sont catholiques, c'est-à-dire universelles, elle seule est française. Le baptême de Clovis emplit le haut du pignon. Les rois de France sont peints sur les vitraux de la nef. Sa façade est si riche qu'il est inutile de la décorer les

jours de sacre. Des tentures de pierre sont sculptées au portail, de sorte qu'elle est toujours prête à recevoir les rois ".

Si elle était française par son architecture, elle était française par son histoire.

Reims, c'était Rémi et Clothilde, le Pontife et l'épouse priant pour le fils et l'époux, priant avec foi et amour, pour la France qui allait naître au Christ.

Reims, c'était le Baptistère de Clovis, et le Baptême de Clovis, c'était le Baptême de la France.

Reims, c'était la longue lignée des rois qui firent la France grande. Ils venaient là, sous ses voûtes, recevoir l'onction sainte qui les sacrait aux yeux de l'Eglise et des peuples de l'univers.

Reims, c'était, avec Jeanne d'Arc, la liberté reconquise de par l'ordre et de par le secours du Ciel, c'était la patrie plus aimée que jamais, c'était la France immortelle.

On avait fait le chœur de la Cathédrale grand, démesurément grand, pour contenir la France aux grands jours de son histoire.

* * *

Mais avant de jeter un long regard attristé sur les ruines accumulées par la rage allemande

qui, de toutes ces grandeurs, n'a fait qu'un monceau de débris, rappelons brièvement l'origine, les beautés et les gloires de la Cathédrale de Reims.

Lorsqu'en 1211, un incendie dévorait une partie de la ville, le temple magnifique, qu'Hincmar avait vu achever en 846, fut lui aussi détruit par les flammes. Mais alors s'éleva la merveille de foi qui vient de mourir.

Quel en fut l'architecte ? On ignore son nom : C'est le Génie de la France !

Et quel génie !

Concevoir un tel plan, en prévoir tous les détails, l'exécuter en si peu d'années, nous dit toute sa grandeur.

L'Archevêque Albéric Humbert en posa la première pierre dès l'année suivante, 1212.

Les ressources ? l'amour et la foi de nos pères les procurèrent, les accumulèrent. On peut dire tout particulièrement de la Cathédrale de Reims ce qu'Emile Mâle dit de la cathédrale en général :

" Tous y travaillèrent. Le peuple offrit ce qu'il avait : ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Il eut la bonne volonté du géant Saint Christophe. Le bourgeois donna son argent ; le baron, sa terre ; l'artiste, son génie. Toutes les forces

vives de la France collaborèrent. De là, la vie puissante qui rayonne de ces œuvres éternelles.

Les morts eux-mêmes s'associèrent aux vivants. La cathédrale était pavée de pierres tombales. Les générations anciennes, les mains jointes sur leurs dalles funèbres, continuaient à prier dans la vieille église. En elle, le passé et le présent s'unissaient dans un même sentiment d'amour. Elle était la conscience de la cité."

Nous pourrions finir mieux en parlant de Reims : elle était la conscience de la nation française.

La Cathédrale mesurait cent quarante mètres de longueur (507 pieds 6 pouces,) sur une largeur de trente et un mètres (101 pieds 8 pouces,) et son élévation sous voûte était de trente-sept mètres soixante centimètres (122 pieds.) La croisée était large de cinquante mètres (164 pieds ;) depuis le pavé jusqu'au sommet des tours, on comptait quatre-vingt-trois mètres de hauteur (272 pieds.)

Les travaux furent entrepris et poussés avec un tel enthousiasme et une telle ardeur, qu'à peine trente ans plus tard les offices divins se célébraient dans la nouvelle cathédrale, qui devait se parachever dans le cours des siècles.

Lorsqu'on pénétrait à l'intérieur, la simplicité majestueuse de l'église vous ravissait.

Le plan était celui d'une croix latine, mais dont le transept était beaucoup plus rapproché du chevet que dans la plupart des autres églises du même âge.

Sept chapelles rayonnantes se développaient autour du chevet.

La masse des piliers est ronde, cantonnée de quatre colonnes également cylindriques. Les chapiteaux à volutes recourbées, à feuillages légers et gracieux, sont bien dessinés et bien taillés. Réunissant les travées les unes aux autres, règnent de gracieuses galeries composées de petites colonnes avec chapiteaux en feuillage, celles du grand portail sont transparentes et garnies de vitraux.

L'extérieur, considéré dans sa vaste étendue, offrait une très grande simplicité ; c'était le produit d'un art qui comprenait la véritable beauté d'une construction. La régularité des lignes, l'unité de style, la symétrie des proportions, tout concourait à donner à cette masse énorme ce caractère de grandeur imposante que ne sauraient atteindre le luxe et la profusion des ornements. Grave et réservée comme une reine, elle avait un cachet de distinction que la plus brillante parure n'aurait pu remplacer.

L'impression profonde devenait plus saisissante encore à l'aspect du grand portail occidental. C'était une des merveilles en ce genre.

Admirable était le coup d'œil que présentait ce vestibule tout chargé de statues, de niches, de dais, de pinacles, de dentelles, de feuillages, d'aiguilles et de clochetons ; l'art chrétien y avait épuisé toute sa verve féconde. C'était une création entière, pleine de vie et d'animation.

Sur le pilier symbolique qui partage en deux l'entrée principale, on avait placé l'image de la Ste Vierge, sous l'invocation de laquelle le temple était consacré. Les faces de ce pilier sont couvertes de bas-reliefs, représentant la chute de nos premiers parents. Quelle inspiration pleine de religieuse poésie ! l'auguste Mère de Dieu rappelle la rédemption après la fatale sentence : c'est la vie au-dessus de la mort.

Dans les voussures de ces portes, c'est un poème religieux tout entier, que le génie a gravé de son ciseau. Ce grand tableau se termine par le couronnement de la Vierge. Notre-Dame règne sur l'entrée du temple.

Rien n'a été négligé dans la décoration de ce superbe édifice, on a su tirer profit des accessoires les plus insignifiants.

Deux tours régulières s'élancent avec grâce et complètent la façade de Notre-Dame de Reims. Elles sont évidées à jour, et de larges ouvertures leur donnent une apparence tout aérienne.

Quatre tourelles également découpées servent moins à les soutenir qu'à les accompagner. Assurément, il n'aurait rien manqué à ce portail pour être le plus parfait, si les deux tours avaient porté deux flèches en pierre, telles qu'elles étaient dans le plan de l'architecte. Le portail mesure 47 mètres (154 pieds), de largeur d'un angle à l'autre. (Les belles cathédrales de France, par l'Abbé J. J. Bourassa).

***

Qui pourrait nous redire toute la gloire déployée dans l'enceinte de ce temple ?

Ce n'est pas précisément dans ces murs qu'eut lieu le Baptême de Clovis, mais ils en gardaient le précieux souvenir. En y entrant, on croyait voir encore le Ciel s'ouvrir, la colombe mystérieuse descendre et apporter la sainte ampoule pour le Baptême du roi franc converti au christianisme. On sait, en effet, qu'au moment où St-Rémi baptisait Clovis, une colombe lui présenta un vase contenant le Saint-Chrême qui servait à la cérémonie. Depuis, ce récipient miraculeux que l'on a appelé "La Sainte Ampoule" était conservé dans un riche reliquaire (1) et servait au sacre des rois. Aux grands jours de ces royales cérémonies, on allait la chercher

(1) Le reliquaire a été détruit en 1793.

en grande pompe. Un imposant cortège l'accompagnait de l'Eglise St-Rémi à la Cathédrale Notre-Dame. On la portait triomphalement sous un dais. La cuve baptismale où fut baptisé Clovis servait encore à la Cathédrale de Reims pour les baptêmes.

Tous les Rois de France, sauf Napoléon Ier, furent sacrés à Reims jusqu'en 1830.

L'un des sacres les plus émouvants, sinon le plus grandiose, fut celui de Charles VII conduit à Reims par Jeanne d'Arc victorieuse. De par Dieu, Jeanne avait eu mission de mener le beau Dauphin à Reims pour y être sacré et prouver ainsi, tout à la fois, l'aide de Dieu à la France agonisante sous la domination étrangère, la légitimité du Dauphin, et la divine origine de la mission de la Pucelle.

Jeanne, humble autant que fière, assista au sacre que l'on fit aussi solennel que le permettaient les circonstances. Elle tenait en main son glorieux étendard qui avait dirigé tant de batailles et donné la victoire à l'armée. L'oriflamme, où brillaient les Saints noms de Jésus et de Marie, avait été à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur, comme Jeanne s'en exprimait si justement elle-même.

C'est en souvenir de ce sacre historique entre tous qu'on a élevé, devant le parvis de la royale cathédrale, une statue à la libératrice de la

France. Elle est là montée sur son dextrier, l'épée au clair, montant la garde d'honneur et de vigilance devant l'Eglise catholique de France.

Et, chose merveilleuse, les bombes, les obus sont tombés comme grêle autour de cette statue, sans pouvoir faire baisser son bras qui tient l'épée, sans pouvoir faire baisser ses yeux de bronze levés vers le ciel.

N'est-ce pas un présage de la victoire finale ?

Jeanne garde encore la Patrie !

Quel déploiement de majesté voyait la Cathédrale de Reims, au jour d'un sacre royal ! Quelles augustes cérémonies dans les nombreux conciles qui se tinrent dans cette métropole, de combien de souvenirs était remplie la vaste enceinte, combien de glorieuses pages de l'histoire de France étaient comme décalquées sur ces murs !

Ces souvenirs, elle semblerait les emporter avec elle dans sa ruine, ces pages sembleraient flamber dans son incendie, s'ils ne restaient gravés indélébiles dans l'âme de la France, plus encore que taillés dans la pierre de la Cathédrale.

Dans notre douleur, comment dire toutes les beautés de ce chef-d'œuvre qui n'est plus ? On ne peut que pleurer sur sa majesté !

Mais, écoutons notre poète canadien, Louis Fréchette, qui, en des vers sublimes, nous raconte sa vision déjà lointaine :

REIMS

O Reims, j'ai vu l'éclat de tes temples superbes,
Flèches et contreforts puissants et glorieux,
Colonnes en faisceaux, éblouissantes gerbes
De marbre et de granit, s'élançant vers les cieux.

J'ai vu ta cathédrale élégante et hardie,
Légère comme un rêve et belle comme un chant,
Son portail sans rival que l'aurore incendie,
Et son chevet bronzé par les ors du couchant.

Je l'ai vu devant moi ton miracle de pierre,
Fier chef-d'œuvre d'un art dont le monde est en deuil,
Je l'ai vu se dresser, splendide, et ma paupière
Garde encore un reflet du radieux coup d'œil.

Et lorsque, pénétrant sous ses vastes portiques,
Mes pas ont éveillé l'écho silencieux
Qui dort, sous la forêt des vieux arceaux gothiques,
Des siècles d'héroisme ont surgi à mes yeux.

Et je songeais, longtemps perdu dans la pénombre,
Au cycle évanoui des choses d'autrefois,
Regardant se peupler de fantômes sans nombre,
Ces parvis qu'ont usés les sandales des rois.

Et, plus près de nous, Pierre Loti :

"Quel joyau sans pareil elle était, cette église, plus belle encore que Notre-Dame de Paris, plus ajourée et plus légère, plus élancée aussi avec ses colonnes comme de longs roseaux, étonnantes d'être si frêles et de pouvoir tenir ; merveille

de notre art religieux en France, chef-d'œuvre que la foi de nos ancêtres avait fait éclore dans sa pureté mystique, avant que nous fussent venues d'Italie, pour tout matérialiser et tout gâter, les lourdeurs sensuelles de ce que l'on est convenu d'appeler "Renaissance".

"Oh ! la grossière et lâche et imbécile brutalité de ces paquets de ferrailles lancés à toute volée contre des dentelles si délicates qui, depuis des siècles, s'élevaient en confiance dans l'air, et que tant de batailles, d'invasions, de tourmentes n'avaient jamais osé atteindre !"

Et cette grande merveille, qu'est-elle maintenant ? "Elle tient encore sa place comme par miracle, la basilique de Reims, mais tellement criblée et déchirée qu'on la devine prête à s'effondrer à la moindre secousse ; elle donne l'impression d'une grande momie encore droite et majestueuse, mais qu'un rien ferait tomber en cendres... Sa sainte poussière a formé des monceaux, fragments de rosace, caissons de vitrail, têtes d'anges, mains jointes de Saints ou de Saintes... Du haut en bas de la tour de gauche, la pierre calcinée a pris une étrange couleur de chair cuite, et les saints personnages, toujours debout en rang sur les corniches, ont été comme décortiqués par le feu ; ils n'ont plus ni visages ni doigts, et, avec leur forme humaine qui cependant persiste, ils

ressemblent à des morts, alignés à la file, dont les contours ne s'indiqueraient plus que mollement sous des espèces de suaires rougeâtres."

Nous ne les verrons plus ces fines dentelles de pierre !

Nous ne les verrons plus ces merveilleux effets de lumière. Le jour ne pénétrait dans ce sanctuaire de gloire qu'après avoir passé par les quatre roses et les multiples fenêtres, à travers ces mosaïques de verre que les peintres verriers du Moyen âge avaient faites si belles. Ce jour ne nous venait qu'à travers la figure du Père Eternel, environnée de toutes les puissances célestes, et il reflétait quelque chose de leur suprême extase.

Il ne nous venait qu'à travers les figures patriarchales des Evêques antiques. Les mitres et les orfrois des chapes nous donnaient l'or ; leurs vêtements sacrés, le pourpre et le cramoisi; leur légende nous donnait encore leurs noms en lumière, et le tout se fondait comme doit se fondre au Ciel la lumière de tous les saints pour éclairer de splendeur l'immensité de l'édifice : nous ne les verrons plus !

Ils ont crevé tes yeux, ces rosaces fleuries,
Prunelles de saphir, de pourpre et de vermeil,
Et brisé tes vitraux dont les orfèvreries
Luisaient, splendide écrin, des gemmes du soleil.

(A. Pelecier).

***

Que reste-t-il de cette création magique ?

Le 23 septembre 1914, M. Thiebault-Sisson décrivait ainsi les ravages causés par les obus et par le feu dans l'admirable basilique après son premier bombardement et après l'incendie du 19:

"Qu'est devenu le merveilleux édifice que le génie d'un maître d'œuvre inconnu a créé, il y a sept siècles et plus, et dont le plan était si parfait, les proportions si harmonieusement élégantes et si nobles, qu'en dépit des deux siècles employés à la construction et à l'embellissement de la merveille, aucun des successeurs du premier architecte n'a osé se substituer à lui et dénaturer ou modifier sa pensée ?

"Qu'est devenu le triple portail, orfévré comme les parois d'un reliquaire, où les imagiers du quatorzième siècle ont taillé, en statuettes isolées ou en groupes, sur les pieds-droits des murailles et dans la voussure profonde des ogives, sur le linteau des portes ou dans l'encadrement triangulaire des frontons, des centaines et des centaines de figures attachantes comme les chefs-d'œuvres de l'art grec, et d'une beauté et d'une grâce émouvantes ? Qu'est devenue la grande rose du centre, où d'éblouissantes verrières s'enchâssaient ? Qu'est devenue la galerie des Rois, avec son Baptême de Clovis ?

"Que sont devenues les tours octogonales, si sveltes, et les tourelles ajourées qui les flan-

quent ? Les transepts du Midi et du Nord, avec leurs galeries peuplées de figures de saints ou de prophètes, avec leurs porches et leurs gables historiés ? Qu'est-il advenu enfin de la nef et de ses croisées d'ogives supportées par d'admirables piliers aux chapiteaux si élégamment refouillés, contre-butées au dehors par de nerveux arcs-boutants reliés à de puissants contreforts surmontés de statues et de pinacles ?

"De tout cela, maintenant, que reste-t-il ?

"Et j'arrive sur la place du Parvis, encombrée de poutres grésillantes. Ce sont les débris de l'échafaudage qui se dressait, il y a quelques jours encore, le long de la tour de gauche, et qui a flambé pendant le bombardement.

"Les trois porches, devant moi, sont béants. Celui de gauche, sur lequel l'incendie a fait rage, a été porté au rouge par le feu et totalement grillé. Sur les surfaces nues des deux étages inférieurs de la tour, sur les guirlandes de statues des voussures, sur les saints et les saintes des pieds-droits, sur les sept personnages du Crucifiement dont le triangle du fronton se décore, les flammes ont soulevé partout des écailles, comme sur des briques mal cuites, et ces écailles, se détachant une à une, tombent sur le parvis en imperceptibles poussières ou en menus fragments charbonneux. Il ne reste déjà plus, de certaines, que d'informes moignons, et ces

admirables figures, respectées par le temps, épargnées par les iconoclastes de la Révolution, qui partout, en Champagne, eurent la main si lourde, mourront toutes. Avant trois mois, il n'en subsistera plus une seule, et l'œuvre des Vandales sera complète.

"De ce que le portail de gauche soit le seul entièrement calciné, il n'en faut pas conclure que le portail central soit intact. Toute sa partie gauche est atteinte, et bon nombre déjà de ses figures sont rongées de la même lèpre que celles du porche calciné. Elles ont été frisées pendant de si longues heures par la flamme qu'elles ne résisteront ni aux pluies persistantes de l'automne ni aux alternatives, si terribles pour les pierres dont un accident a épidermé la surface, du gel et du dégel. Le fronton du Couronnement de la Vierge est perdu comme celui du Crucifiement, et le brasier l'a entamé à l'arrière plus encore qu'à l'avant. Le réseau de pierre dont la grande rose est formée ne semble pas, du parvis, avoir subi de grands dommages, bien que ses vitraux aient volé en éclats, comme ceux de l'abside et de la nef, mais je me suis malheureusement assuré, en pénétrant dans l'église et en passant par l'étroite galerie qui sépare la rosace du fronton, que les nervures de celle-là sont rom-

pues, et qu'elles ne tarderont pas plus à se déliter ou à tomber en morceaux que les statues grillées du portail.

"On sauvera, par contre, la plus grande partie des sculptures du portail de droite. Comme celles du porche central, elles n'ont subi que des retours de flammes, mais la fumée les a passées au noir ou plombées.

"A voir encore debout les deux tours, et tout autour de l'édifice la balustrade, d'un si beau modèle, et si riche, qui couronne les murailles de l'abside et de la nef, on ne se rend compte qu'imparfaitement du désastre. Pour le mesurer dans toute son étendue, il faut monter jusqu'à l'étage des combles, et plus haut encore, à l'avant-dernier étage des tours. Là seulement, quand on trouve, dans le beffroi, des cloches entièrement liquéfiées, ou aplaties comme des crinolines dont la cage serait rompue, on apprécie la formidable puissance du brasier qui a dévoré l'édifice. A partir du moment où les portes de bois du portail et des deux clochers ont été consumées, l'activité du feu a redoublé, grâce au gigantesque appel d'air que l'escalier des tours a créé. Ainsi s'explique qu'il ne reste plus aucune trace de la charpente des combles, vieille de quatre cents ans, et demeurée intacte jusqu'ici, charpente formée de poutres longues

de douze mètres, et d'une épaisseur de quarante à cinquante centimètres. Quant aux grosses lames de plomb dont se revêtait la toiture, elles se sont volatilisées. Du haut des tours, on n'en distingue pas la moindre parcelle, pas plus d'ailleurs qu'on ne retrouve le moindre vestige du campanile, haut de dix-huit mètres, en charpente et en plomb, qui s'élevait au croisement des transepts et de l'abside, et qui renfermait un si joli carillon.

"A ce brasier, dont les flammes, pendant dix-huit heures, se sont déchaînées sur les combles, les voûtes ont résisté par miracle. Dans quel état sont-elles ? Dieu le sait, mais il est inévitable qu'elles croulent si la guerre se prolonge et si les pluies d'automne s'y infiltrent.

"Quant à la nef, elle n'a pas souffert, semble-t-il, de l'incendie qui s'y est allumé. Les milliers de bottes de paille que le prince Auguste-Guillaume, troisième fils de l'empereur, y avait fait amonceler pour servir à d'innombrables blessés de sa race, ont pris feu au contact des flammèches que le vent avait apportées de l'extérieur, et ces milliers de bottes de paille ont flambé, en même temps que les tambours des portes ornées de merveilleuses boiseries Louis XV ; mais la flamme n'a laissé à l'intérieur d'autres traces que de rares charbons, seuls



La Cathédrale de Reims après l'incendie.

restes qui subsistent de la chaire et des confessionnaux.

"Tel est le procès-verbal qu'en compagnie du docteur Langlet, maire de Reims, et de M. Margottin, architecte local des monuments historiques, j'ai dressé du sacrilège commis par les Allemands qui, huit jours auparavant, par la bouche du fils de l'empereur, déclaraient à la municipalité : " La meilleure preuve que je puisse vous donner de mon désir de préserver l'édifice, c'est que je tiens à y faire installer mes blessés. Le détruire est un crime que je ne veux pour rien au monde commettre ".

"Vaincue, l'Altesse impériale, dans sa rage, oubliait la parole prononcée. En fuyant, elle lançait des bombes incendiaires sur le joyau qu'elle avait pris l'engagement de respecter. Sans le dévouement de ces mêmes ambulanciers dont elle avait fait bombarder les hôpitaux, et qui retirèrent, au péril de leur vie, presque tous les blessés de la litière enflammée sur laquelle ils gisaient et hurlaient, plusieurs centaines d'Allemands eussent payé de leur vie le geste abominable de leur prince. Neuf d'entre eux, néanmoins, ont péri—et cela me dispense de conclure ".

***

Ecoutons encore un autre témoin qui l'a vue un an plus tard, un dimanche d'hiver : (1)

"Je pénètre enfin dans les ruines de la Basilique, dans la nef dénudée qui paraît ainsi plus haute encore et plus immense. Il y fait froid, il y fait lugubre à pleurer. Ce froid inattendu, ce froid bien plus âpre que celui de l'extérieur est peut-être ce qui, dès l'abord, vous saisit et vous déroute ; au lieu de cette senteur un peu lourde qui d'ordinaire traîne dans les vieilles basiliques—fumée de tant d'encens qu'on y a brûlé, émanations de tant de cercueils qu'on y a bénits, de tant de générations humaines qui s'y sont pressées pour l'angoisse de la prière—au lieu de cela, un vent humide et glacé qui entre en bruissant par toutes les lézardes des murailles, par toutes les brisures des vitraux, et les trous des voûtes. Ces voûtes, là-haut, de place en place, crevées par la mitraille, les yeux tout de suite s'élèvent d'instinct pour les regarder, les yeux sont comme entraînés vers elles par le jaillissement de toutes ces colonnes, aussi minces que des joncs, qui s'élancent en gerbes pour les soutenir ; elles ont des courbes fuyantes, ces voûtes, des courbes d'une grâce exquise, qui semblent avoir été imaginées pour ne pas rompre la montée des prières, pour ne pas faire retomber

(1) Pierre Loti " La Cathédrale Fantôme". Annales politiques et littéraires No 1715.

les regards en quête de ciel. On ne se lasse plus de pencher le front en arrière pour les voir, les voûtes sacrées qui vont s'anéantir. Et puis il y a, là-haut aussi, tout là-haut, les longues séries d'ogives presque aériennes sur quoi elles s'appuient, des ogives indéfiniment pareilles d'un bout à l'autre de la nef, et qui, malgré leurs découpures compliquées, sont reposantes à suivre dans leur fuite en perspective, tant elles ont d'harmonie. Ces immenses plafonds de pierre, en apparence si légers et de plus si lointains, n'oppressent ni n'enferment ; vraiment on les dirait affranchis de toute pesanteur et à peine matériels.

"Le pavage, un peu tristement sonore, fut souillé et noirci par des carbonisations de chair humaine. On sait que le jour de l'incendie, l'église était pleine de blessés allemands, étendus sur des couches de paille qui prirent feu, et cela devint une scène d'horreur digne d'un rêve du Dante ; tous ces êtres, dont les plaies vives cuisaient à la flamme, se traînaient en hurlant sur des moignons rouges, pour essayer de gagner les portes trop étroites. On sait aussi l'héroïsme de ces brancardiers, prêtres et religieuses, risquant leur vie au milieu des bombes, pour essayer de sauver ces malheureuses brutes que leurs frères allemands n'avaient même pas songé à épargner ; ils ne parvinrent pas cependant à les

sauver tous, il en resta qui achevèrent de brûler dans la nef, laissant d'immondes caillots sur les saintes dalles où, jadis, des cortèges de rois et de reines avaient traîné lentement leurs manteaux d'hermine au son des grandes orgues et du plain-chant.

"Le plus irréparable désastre est celui des grandes verrières, que les artistes mystérieux du XIIIe siècle avaient religieusement composées, dans la méditation et le songe, assemblant par centaines les saints et les saintes aux draperies translucides, aux auréoles lumineuses. Là, encore, la ferraille allemande s'est ruée par gros paquets stupides, crevant tout. Les chefs-d'œuvre, que personne ne reproduira plus, ont semé sur les dalles leurs débris, à jamais impossibles à démêler, les ors, les rouges, les bleus dont on a perdu le secret. Finies, les transparences d'arc-en-ciel ; finies les jolies attitudes naïves de tous ces personnages et leurs pâles figures extasiées ; les mille caissons précieux de ces verreries, qui, au cours des siècles, s'étaient irisées peu à peu, à la façon des opales, gisent à terre, où du reste ils brillent encore comme des gemmes.

"Silence aujourd'hui dans cette basilique comme sur la place déserte alentour ; silence de mort entre ces murs qui avaient si longtemps vibré de la voix des orgues et des vieux chants

rituels de France. Le vent froid est seul à y faire un semblant de musique, et lorsque, par instant, il souffle plus fort, on entend aussi comme la chute de perles très légères ; c'est ce qui restait encore en place des beaux vitraux du Treizième qui achève de s'effriter sans retour.

"Tout un Cycle magnifique de notre histoire qui semblait continuer de vivre dans ce sanctuaire d'une vie presque terrestre, bien qu'immatérielle, a été soudain plongé plus au fond de l'abîme des choses révolues dont le souvenir même s'abolira bientôt. La grande Barbarie a passé par là, la barbarie moderne d'Outre-Rhin, mille fois pire que l'ancienne, parce qu'elle est bêtement et outrageusement satisfaite d'elle-même, et par conséquent foncière, incurable, définitive—destinée, si on ne l'écrase, à jeter sur le monde une sinistre nuit d'éclipse."



Les dernières nouvelles d'avril 1918 nous disent que le crime est consommé.

Le correspondant du "Matin" aux armées trace de la destruction de Reims ce tableau saisissant : "Pendant sept jours Reims a brûlé. La ville est semblable à un foyer qui s'éteint dans ses cendres et que plus rien ne vient alimen-

ter. Ils l'ont brûlée, les misérables, pour le plaisir de la brûler. Ils ont annoncé qu'ils achevaient Reims parce que nous étions accusés d'avoir tiré sur Laon des obus gros calibre et qu'il fallait nous corriger. Il n'est pas vrai que nous tirions sur Laon ; de pareils arguments pour expliquer leurs turpitudes sont par trop vils et par trop écœurants. Vraiment il est lassant de signaler toujours la fourberie ou le mensonge allemands.

"Laissons donc là ces infamies. Avant de franchir les barrières forgées dont la ville s'honorait, une odeur d'incendie nous avait étouffés. En avançant nous avons vu le plus troublant des spectacles que le cauchemar puisse donner d'un millier de maisons dont les décombres se consument. Le tableau d'un si complet désastre est si grand qu'on en demeure consterné et soudain rendu muet. Nous avons regardé comme on regarde un cimetière. Reims, c'est cela. C'est pourquoi nous n'avons senti qu'une envie de pleurer. Plus de cent mille obus de leurs grosses pièces ont été lancés sur la ville passive, pendant sept jours, de Brimont, de Witry et de Nogent-l'Abbesse.

"Pendant sept autres jours leurs pièces ont tiré avec leurs obus à explosifs. Les voûtes de la cathédrale se lézardent et croulent pierre à pierre. Du monument altier il ne restera

plus bientôt qu'une façade injuriée et que les piliers qui montent vers le ciel en fervente prière."

***

La Cathédrale de Reims !

C'était la fille de la Foi et la fille du peuple.

C'était l'église de la France !

Elle est morte en héroïne !

Comme notre Jeanne d'Arc, elle a connu les batailles, elle a connu la gloire des combats, elle a connu le bûcher.

Comme le soldat français, elle a connu les tranchées, elle a connu les taubes, elle a connu les marmites et les 420 allemands.

Elle était née française.

Française, elle avait vécu des siècles de gloire.

Elle est morte, vaillante, en française !

Et dites-nous, bourreaux, à travers les flammes de son bûcher allumées par vos bombes incendiaires, par vos produits infernaux, n'avez-vous pas vu l'âme de la Cathédrale française s'élever au Ciel ?

Non, sans doute !

Et tant mieux !

Peut-être, comme l'Anglais qui avait juré de porter un fagot au bûcher de la martyre de la

Place du Vieux marché, à Rouen, si vous aviez vu son âme sortir des flammes comme une blanche colombe et s'envoler au Ciel, peut-être auriez-vous pleuré et vous seriez-vous convertis comme lui, et nous aurions été tentés de modérer notre exécration !

Et maintenant que fera-t-on de ces navrantes ruines ? de ces restes calcinés ?

Déjà on les recueille tout comme des reliques.

Au soir des grands jours de lutte, à la lueur des étoiles, les chrétiens survivants allaient sur l'arène ensanglantée du Colisée, recueillir les ossements des martyrs que la dent des fauves n'avait pu broyer, ou les lambeaux de chair que leur appétit repu avait dédaignés, ou encore les membres demi-calcinés que le feu n'avait pu réduire en cendre et la brise du soir disperser.

Ainsi en est-il de tes restes, Cathédrale Martyre !

On a sauvé la tête d'une Vierge qui sourit et qui chante encore à la parole inspirée de sa cousine Elisabeth, et se prédit à elle-même que toutes les générations l'appelleront Bienheureuse.

Et maintenant, séparée de tout le merveilleux ensemble qui lui faisait un grandiose cadre, la Vierge semble plus belle encore, nimbée de l'auréole des martyrs !

On a recueilli des restes de saints et des restes d'anges, des restes d'apôtres et de patriarches, des restes de Vierge et de Christ même !

Mais que sont ces précieux débris ?...Que sont-ils devenus ?

Il reste encore des murs épais, des masses contre lesquelles en vain on a fait pleuvoir la plus épouvantable mitraille. Et, supposons que la rage parvienne enfin, à force de coups répétés, à ébranler les murs de cette forteresse chrétienne et française, il restera encore, il restera toujours des pierres que l'on peut broyer mais qu'on ne saurait anéantir.

Et de cette dernière poussière où se mêle le fer ennemi, que fera-t-on ?

Entre autres solutions, deux extrêmes ont surgi.

On laissera ces ruines telles que les auront faites la barbarie et la haine. Elles seront un monument pour l'histoire, elles diront aux générations qui viennent, s'il en vient encore, ce qu'étaient le progrès, la science, l'art, la culture teutonne ! Elles seront là, pour entretenir jusqu'à la fin des siècles la haine nationale pour le peuple qui a été le bourreau de la Cathédrale martyre. Elles seront là, ces ruines, pour autoriser toutes les représailles, pour y pousser :

Mais en semant le deuil on a semé la haine ;
La graine lèvera, dans nos sillons sanglants,
Frères, n'en doutez plus : la Victoire est certaine,
Et la Vengeance arrive ! Elle vient à pas lents,

Mais sûrs. Bientôt—demain—regagnant leurs tanières,
Ils fuiront. Soyez prêts, vengeurs ! Et que, brandis
Par vos poings vigoureux, les fouets et les lanières
Balafrent sans pitié ces mufles de bandits.

O sainte Cathédrale, ô chère mutilée,
Nous irons en cortège, aux prochains jours de paix,
Cueillir dans les débris de ta voûte écroulée,
La haine, rude fleur, rouge du sang français.

Général A. PELECIER.

Parce qu'ils ont été bourreaux, quand le clairon de France aura sonné la Victoire, irons-nous en Allemagne être plus bourreaux qu'eux ?

Irons-nous broyer Cologne ? irons-nous meurtrir l'art, insulter la Beauté ?

Vengeurs des droits, toujours ! Bourreaux, jamais !

Elle nous renierait la Cathédrale catholique et française.

Si on garde ses ruines, c'est pour que, de ces monceaux de pierre, de ces têtes d'anges et de saints, de ces pans de murs encore embaumés des senteurs des huiles saintes des sacres de nos

rois, encore imprégnés des prières des peuples, où se mêle l'âpre odeur d'une poudre étrangère, de ces pierres à qui il reste une voix, il sorte un cri, puissant comme une vengeance, doux comme une espérance :

"La France ne meurt pas !"

Ou encore, on veut relever et faire revivre plus belle, plus grandiose, la cathédrale martyre. Non, elle ne vivra plus !

On pourrait, grandiose, je ne sais combien, lui faire un tombeau, mais on ne la fera pas revivre.

L'amour s'unirait à la haine, le pardon à la vengeance, la foi du passé à l'espérance de l'avenir; de leurs mains réunies ils feraient un mausolée à la martyre. Elle pourrait être une *autre* dans laquelle on encastrerait ses débris vénérés, elle ne serait plus *elle*.

Elle restera désormais, elle restera toujours "La Cathédrale Martyre", pour redire aux peuples et aux siècles nouveaux notre foi inébranlable, notre génie créateur, notre art chrétien, notre amour invincible, notre fierté grande même dans les ruines, notre immortalité indestructible par la force et la haine, notre droit imprescriptible, notre courage indomptable, notre constance vigilante, notre endurance intrépide, notre victoire finale.

Elle dira :

La France : c'est la liberté !
La France : c'est l'amour !
La France : c'est la foi !

Elle dira aux siècles et aux peuples ce qu'était jadis, ce qu'est encore, ce que sera toujours la France chrétienne.

